« Des vies données. L'héritage vivant des martyrs d'Algérie »

Texte de la rencontre du samedi 23 août 2025, à 12h, à l'Auditorium Isybank D3.

Ont participé :

Bernhard Scholz, président de la Fondation Meeting pour l'amitié entre les peuples ETS (mot d'introduction) ; **Thomas Georgeon**, abbé du monastère de La Trappe, postulateur de la cause de béatification des martyrs d'Algérie ; **Nadjia Kebour**, professeure à l'Institut pontifical d'études arabes et islamiques, PISAI ; **Lourdes Miguélez Matilla**, sœur missionnaire augustine ; **S.E. Card. Jean-Paul Vesco**, archevêque métropolitain d'Alger ; **Lorenzo Fazzini**, responsable éditorial de la *Libreria Editrice Vaticana*.

BERNHARD SCHOLZ

Bonjour, bienvenue à cette rencontre sur l'héritage des martyrs d'Algérie. Je salue nos invités et je vous invite à les applaudir : Son Éminence le cardinal Jean-Paul Vesco, sœur Lourdes Miguélez Matilla, le père Thomas Georgeon et la professeure Nadjia Kebour. Bienvenue. Nous sommes conscients que vous avez fait un long et fatigant voyage, alors merci beaucoup d'être là.

Nous sommes profondément reconnaissants de leur disponibilité à nous faire connaître les martyrs d'Algérie, à nous faire découvrir et redécouvrir la signification des événements dramatiques qui se sont déroulés entre 1994 et 1996, illustrés de manière extraordinaire dans l'exposition au titre évocateur « *Appelés deux fois* ». Nous devons bien comprendre qu'une vie donnée peut devenir une vie féconde, d'une grande fécondité pour nos sœurs et nos frères proches ou lointains ; qu'une vie donnée, pour reprendre le titre de ce Rassemblement, peut devenir une nouvelle pierre dans la construction d'un monde plus humain, plus fraternel. Le Saint-Père, le pape Léon XIV, l'a dit dans son message au *Meeting* de cette année : « En eux, la vocation de l'Église à habiter le désert dans une profonde communion avec toute l'humanité, à dépasser les murs de l'indifférence qui dressent les religions et les cultures les unes contre les autres, dans une pleine imitation du mouvement de l'incarnation et du don du Fils de Dieu. Cette manière de présence et de simplicité, de connaissance et de "dialogue de vie", est le véritable chemin de la mission. Non l'auto-exhibition, dans l'opposition des identités, mais le don de soi jusqu'au martyre de ceux qui, jour et nuit, dans la joie et au milieu des tribulations, adorent Jésus seul comme Seigneur ».

Notre Rassemblement s'appelle *Meeting pour l'amitié entre les peuples*, et nous pourrions aussi dire pour l'amitié entre les cultures, entre les religions. Les martyrs d'Algérie nous témoignent de manière extraordinaire précisément cette amitié ; mieux encore, ils l'incarnent pleinement jusqu'à donner leur vie pour leurs amis qui adhéraient à une autre foi religieuse. Et ils nous rappellent que le dialogue interreligieux est toujours et avant tout un dialogue entre des personnes capables de se laisser enrichir et transformer par la rencontre avec l'autre. Je profite de cette occasion pour remercier les créateurs et les conservateurs de cette magnifique

exposition, en particulier la *Fondation Oasis* avec Alessandro Banfi et la *Libreria Editrice Vaticana* avec Lorenzo Fazzini, que je salue et à qui je cède la parole. Merci.

LORENZO FAZZINI

Merci, Monsieur le Président Scholz, merci pour ces mots, pour votre accueil. Je vais dire quelques mots supplémentaires, si vous me le permettez, pour vous présenter nos invités, avec une parfaite parité hommes-femmes, comme vous pouvez le constater, mais surtout pour les remercier pour cette rencontre très attendue et que l'on pourrait qualifier de providentielle.

Son Éminence me permettra de déroger au protocole en saluant tout d'abord sœur Lourdes Miguélez Matilla, missionnaire augustine en Algérie pendant les années de la décennie noire. Sœur Lourdes est ici avec nous et elle va nous raconter ce que cela signifiait d'être en Algérie à cette époque et d'échapper à un attentat qui a coûté la vie à deux de ses sœurs, sœur Esther et sœur Caridad. Jean-Paul Vesco, dominicain, comme l'indique son habit, anciennement évêque d'Oran, successeur de Mgr Pierre Claverie, donc successeur d'un martyr, et depuis peu archevêque et cardinal d'Alger. Bienvenue. Nadjia Kebour, Algérienne, professeure au PISAI, Institut pontifical d'études arabes et islamiques, chercheuse musulmane titulaire d'un doctorat sur saint Augustin. Et à mes côtés, Thomas Georgeon, un visage déjà connu du *Meeting*, présent en 2019, moine trappiste, abbé du monastère de La Trappe de Soligny et postulateur de la cause de béatification des 19 martyrs. Bienvenue.

Permettez-moi également de remercier les autorités civiles et diplomatiques présentes, ainsi que le comité scientifique de l'exposition « Appelés deux fois », en particulier le cardinal Angelo Scola, fondateur d'Oasis, qui a soutenu avec beaucoup d'énergie la réalisation de cette exposition. C'est pourquoi, même à distance, je tiens, au nom des conservateurs, à lui adresser nos salutations.

« Vies données » est le titre de cette rencontre, mais quelles sont ces vies ? Ce sont celles de tant de missionnaires qui, aujourd'hui dans le monde, et pas seulement en Algérie, choisissent la chose la plus folle au monde, comme l'écrit Javier Cercas dans un livre qui nous parle du voyage du pape François en Mongolie : « Quelle est la chose la plus folle au monde ? ». Aller dans un endroit lointain, différent de sa propre patrie, différent de sa propre langue, de sa propre culture, pour témoigner d'une chose : que la vie est éternelle. Pour témoigner qu'il y a quelques années, un homme a vaincu la mort pour toujours. Et pour cette raison, les 19 d'Algérie, et pas seulement eux, étaient prêts à donner littéralement leur vie. Pourquoi ? Parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leurs amis. Leurs amis, leurs amies, les personnes âgées avec lesquelles ils prenaient le thé, les enfants handicapés dont ils s'occupaient dans leurs centres, les jeunes à qui ils enseignaient l'arabe, eux français, les femmes à qui ils transmettaient l'art de la couture.

Les missionnaires martyrs n'étaient pas des syndicalistes catholiques, mais des amis de tous. Et en Algérie, comme ailleurs, ils ont littéralement donné leur vie pour leurs amis, suivant Celui qui a dit qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Et, de plus, lors de ce *Meeting* qui porte précisément le mot « amitié » dans son titre, nous allons écouter une grande histoire d'amitié. Je voudrais donc

commencer par sœur Lourdes, qui est peut-être celle qui, parmi les personnes présentes ici, a le plus vécu cette amitié. Elle l'a vécue pendant plusieurs années en Algérie, précisément à l'époque où nos 19 ont témoigné de leur appartenance au Christ en restant là-bas, près de ce peuple martyrisé. Nous sommes prêts à l'écouter avec beaucoup d'attention. Merci.

SŒUR LOURDES MIGUÉLEZ MATILLA

Le 27 septembre 1972, j'ai été envoyée en Algérie, où notre congrégation des missionnaires augustines est présente depuis 1933. Je suis arrivée à Alger à l'âge de 22 ans, sans presque rien savoir de ce pays. Je ne connaissais ni sa langue ni sa culture, et je ne savais même pas vraiment où je me trouvais. Ce fut un grand choc et je n'imaginais pas ce que je pourrais faire là-bas. L'accueil que m'ont réservé les sœurs de la communauté et leur mode de vie m'ont immédiatement touchée. Quel dévouement et quelle générosité dans leurs humbles services ! Je les observais en silence et je me sentais édifiée. La proximité avec le cardinal Duval, un homme de foi, juste et dévoué à la construction de la paix et de la fraternité, m'a beaucoup aidée à découvrir mon identité dans ce pays et à comprendre qu'elle était ma première mission. Je me souviens encore de ses paroles : « Nous sommes ici pour vivre avec le peuple, avec ces personnes, dans le respect fraternel et en sachant qu'elles, comme nous, sont sauvées en Christ, même si elles ne le savent pas ». L'amour de Dieu s'offre à toute l'humanité.

Depuis mon arrivée à Alger, j'ai dû me dépouiller de beaucoup de choses pour ouvrir mon cœur et mon esprit à des réalités nouvelles et très différentes. L'Église locale m'a attiré par son engagement envers le peuple algérien et par son témoignage lumineux d'unité, de communion et de dévouement. Cela a facilité mon intégration. Peu à peu, j'ai commencé à découvrir le sens de ma vocation et de ma vocation dans l'Église, dans ce pays, parmi mes frères et sœurs musulmans. J'ai commencé à étudier les soins infirmiers dans un institut public du quartier de Hussein Dey. J'étais la seule étrangère et chrétienne parmi tous les étudiants. J'ai versé beaucoup de larmes, mais grâce à ma grande détermination, ma persévérance et l'aide des anges gardiens que Dieu met sur notre chemin, j'ai réussi à terminer mes études avec succès. Pendant près de 30 ans, j'ai travaillé comme infirmière dans des hôpitaux publics et j'ai toujours été la seule personne chrétienne et religieuse. Les grands sacrifices que j'ai consenti à mes débuts dans ce pays m'ont amenée à m'immerger totalement dans la population. J'ai commencé à découvrir ses valeurs, sa culture et ses croyances. J'ai compris que ma mission consistait à vivre et à partager ma foi, ma vie quotidienne avec responsabilité et authenticité.

J'ai vécu de nombreuses années parmi le peuple algérien et j'ai été témoin de nombreux changements dans la société et dans l'Église, qui s'est progressivement réduite et a été dépouillée d'une grande partie de ses biens matériels. Pendant cette période, plus de 700 églises ou chapelles ont été transformées en mosquées. En 1976, l'État algérien a nationalisé les structures de l'Église et récupéré plus de 100 écoles et centres de formation, ainsi que des dizaines de crèches, d'hôpitaux et de dispensaires. Face à cette situation, de nombreuses sœurs et de nombreux prêtres ont quitté le pays, car ils s'étaient retrouvés sans travail. Ceux qui sont restés ont dû faire preuve de courage, d'ingéniosité et de créativité pour trouver de nouveaux

moyens de rester dans le pays et de maintenir la présence chrétienne parmi la population. C'est alors que des bibliothèques et des centres d'aide scolaire ont été ouverts pour aider les enfants et les jeunes dans leurs études. Ma vie était déjà bien ancrée dans cette ville. J'avais commencé à connaître et à aimer les gens, et je sentais leur affection et leur confiance. Ils me traitaient déjà comme l'une des leurs. J'ai alors découvert l'importance d'établir des relations fondées sur le respect et l'acceptation des différences, et de vivre en partageant la foi. En fait, au travail, nous parlons beaucoup plus de Dieu avec les musulmans, avec les Algériens, que lorsque nous sommes entre chrétiens.

J'ai compris que je n'étais pas là pour imposer quoi que ce soit, mais au contraire pour partager, travailler ensemble et apprécier. Peu à peu, mon cœur et mon être se sont ouverts et les relations humaines ont commencé à s'approfondir, au point de créer des amitiés solides, fidèles et durables que je conserve encore aujourd'hui. Grâce à ces amitiés, ma confiance en Christ et mon désir de le suivre encore plus étroitement ont grandi. Ma confiance dans l'Église et dans le peuple algérien s'est également renforcée. J'étais prête à donner ma vie si cela avait été nécessaire.

Après avoir grandi au fil des ans dans ce contexte de solidarité, de confiance et d'amitié, des moments sombres sont arrivés, marqués par la peur, l'insécurité, le désespoir et la méfiance. Puis est venue la décennie noire des années 90 en Algérie. Avec mes sœurs, nous vivions à Bab El Oued, un quartier populaire fortement marqué par la présence des intégristes. La population était très divisée et effrayée, et il n'y avait aucun projet d'avenir. Je travaillais dans le nouvel hôpital de Ben Aknoun, un quartier éloigné de celui où nous vivions. Et grâce à Dieu, je n'ai jamais eu peur et j'ai continué à garder le même enthousiasme, voire plus, à partager la vie partagée de mes collègues, de mes camarades et aussi des malades à l'hôpital. Je voulais qu'ils sentent que je ne les abandonnais pas et que je souhaitais les accompagner, les soutenir et les encourager. C'était une façon de partager leurs insécurités, leur perte d'espoir et leurs peurs. J'étais à leurs côtés lorsque la nuit devenait plus sombre, lorsque l'avenir semblait incertain et que tout semblait vaciller. Nous avons partagé beaucoup d'horreurs et beaucoup de souffrances. Après avoir reçu plusieurs menaces et assisté à de nombreux meurtres, les responsables de l'Église et de nos congrégations nous invitaient à être prudentes et à ne sortir que lorsque cela était vraiment nécessaire. Et j'avais très peur qu'il nous arrive quelque chose. En 1993, il y avait 222 religieuses dans le diocèse d'Alger. Trois ans plus tard, il n'en restait plus que 70. Nous n'étions plus que 70 sœurs. Notre Église se vidait et un désert de présence chrétienne se créait. Jamais auparavant l'avenir de l'Église en Algérie n'avait été aussi menacé. Pendant cette période, nous ne sortions que pour le strict nécessaire, uniquement pour aller travailler à l'hôpital. Et avant de partir, nous laissions nos papiers d'identité sur le lit et nous le disions aux sœurs qui restaient à la maison afin qu'elles sachent où les trouver au cas où nous ne reviendrions pas.

Ce fut une période de profonde expérience spirituelle et de transformation, tant au niveau personnel que communautaire. Ce fut aussi un temps de grâce et de bénédiction. Nous avons pu grandir dans la fidélité au Christ. Nous passions beaucoup de temps en adoration, à contempler le Christ crucifié, d'où jaillissaient l'appel et la force de partager la croix. Et moi, comme jamais auparavant dans ma

vie, j'ai fait l'expérience de quelque chose : une force intérieure et un grand don, qui est la communion des saints. Nous n'étions pas seules, nous faisions partie du corps du Christ. La lecture quotidienne de l'Évangile éclairait mon chemin. Ma prière était une prière d'abandon et de confiance. Nos eucharisties prenaient vie. Chaque prière prenait plus de sens et devenait plus exigeante. Nous devions aimer et pardonner en paroles et en actes. En tant que religieuse augustine, je me réfère à quelques mots de saint Augustin qui m'ont aidée à prendre la décision de rester fidèle au Christ et au peuple algérien. Ils font partie de la lettre 228 et disent : « Celui qui reste fidèle au milieu de son peuple, s'exposant à la persécution ou même à la mort, a accompli une œuvre plus grande que le martyre. Par conséquent, n'abandonnez jamais votre troupeau, ni votre peuple ». Et Mgr Pierre Claverie, évêque d'Oran, qui a également été assassiné, disait : « Il est plus important pour nous aujourd'hui de donner notre vie pour sauver l'avenir de notre peuple que de nous retirer pour nous sauver nous-mêmes ».

Et la situation empirait. Le 1er décembre 1993, le groupe islamique armé, le GIA, déclara qu'il tuerait tous les étrangers qui étaient restés dans le pays, y compris les membres de l'Église. Cependant, nous nous sentions intégrées à la communauté et pensions que ce problème ne nous concernerait pas. Et puis, le 8 mai 1994, nos frères Henri Vergès et Paul Hélène ont été assassinés dans la Casbah. Les funérailles à la basilique Notre-Dame-de-l‘ Afrique ont été comme une Pentecôte, avec des chants de joie, une explosion de paix, de sérénité et de force. Nous ressentions encore plus fortement le désir de continuer sans crainte, de vivre notre foi avec force et passion, jusqu'à donner notre vie par amour. En même temps, cet événement grave nous a également fait prendre conscience que nos vies étaient en danger, car les fondamentalistes n'avaient aucun respect pour les religieux. Les évêques réunis nous ont invités à quitter le pays et à prolonger autant que possible nos vacances. Nous sommes donc partis, nous nous sommes reposés, nous avons partagé notre situation avec nos familles et avec les sœurs de la congrégation. Après notre retour de vacances, j'ai continué à travailler à l'hôpital. Et chaque jour, lorsque j'attendais le transport, après avoir dit au revoir aux autres sœurs, je disais toujours que Dieu nous garde et nous protège et que j'espère que nous nous reverrons cet après-midi. Et oui, je savais qu'une balle pouvait venir de n'importe où. J'étais consciente que ce jour-là, je ne rentrerais peut-être pas à la maison. Les jours étaient une prière continue, une prière d'abandon et de supplication. Je sentais fortement la présence aimante de Dieu le Père en moi. Au travail, tous nos collègues nous protégeaient.

Après les vacances, la Mère Générale et la Mère Provinciale, avec Mgr Tessier, archevêque, ont décidé de nous réunir toutes, sœurs d'Alger, à la maison diocésaine pour faire ensemble un discernement et découvrir la volonté de Dieu. Ainsi, les 6 et 7 octobre 1994 ont été deux jours intenses de prière personnelle et communautaire. Nous avons pu réfléchir aux raisons qui pouvaient nous pousser à poursuivre la mission ou à l'abandonner temporairement. Ce furent des moments d'écoute très intense de l'Esprit et du désir de suivre Jésus dans son don total par amour pour nous. Toutes conscientes du danger, des risques et des menaces, nous nous sommes exprimées avec beaucoup de paix et de sérénité. Et nous avons expliqué les raisons pour lesquelles nous voulions rester en Algérie. Et voici ce que j'ai dit à ce moment-là : « Je veux rester fidèle au Christ. J'ai découvert la valeur de ma vocation et les Algériens m'ont aidée à la vivre avec plus d'engagement et de plénitude. Seigneur,

tu m'as appelée et je t'ai répondu : me voici. Je veux te suivre en cette période d'épreuve. Je veux être ton témoin. Je suis prête à te suivre, Seigneur. Je me sens heureuse et épanouie, et je veux être fidèle à ce peuple algérien qui m'a toujours accueillie. Je veux partager et apprécier avec eux mon travail et ma vie. Ce peuple m'a formée et j'y ai vécu des moments forts et des changements significatifs dans ma vie. J'ai grandi à ses côtés dans la foi, la disponibilité et la gratuité. Je suis missionnaire et augustine sur la terre de notre père saint Augustin et je veux lui rester fidèle maintenant et pour toujours. Je veux vivre comme le Christ me le demande : aimer mes ennemis et faire du bien à ceux qui nous maudissent ».

Quinze jours plus tard, le 23 octobre 1994, après avoir travaillé toute la journée à l'hôpital, je suis rentré tard à la maison. Nous avons bu un verre, ri, plaisanté, puis nous nous sommes rendus à la chapelle située à deux pâtés de maisons. Et avant de nous séparer, j'ai dit à haute voix : « Allons-y deux par deux. S'ils tuent deux d'entre nous, au moins ils ne nous tueront pas toutes les quatre ». C'était le jour où l'Église prie pour les missionnaires. Et sur le chemin de la célébration de l'Eucharistie, les deux premières sœurs, Caridad et Esther, se trouvaient devant la porte de la maison où se trouvait la chapelle. Elles attendaient là que la porte s'ouvre, et c'est à ce moment-là que deux balles leur ont traversé la tête. En voyant mes sœurs presque sans vie, je n'ai pu que dire au plus profond de mon cœur : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* ». Ce fut douloureux, oui, mais nous étions préparées à cela. Je crois que Dieu a pris la vie de mes sœurs et a préservé la mienne pour témoigner.

Je me suis retrouvée seule dans la communauté. Je voulais continuer à consacrer ma vie à l'Église, au peuple. Cependant, j'ai dû faire preuve d'une grande obéissance envers mes supérieurs et quitter le pays. Je suis revenue à Madrid le cœur brisé, avec le sentiment d'avoir trahi le Seigneur et d'avoir également trahi mes convictions les plus profondes. J'ai beaucoup pleuré. Je n'aurais jamais pensé qu'il me serait si difficile de quitter mon pays d'adoption.

Après quelques années et après avoir vécu des expériences personnelles très enrichissantes avec des jeunes universitaires et des toxicomanes, on m'a demandé de retourner en Algérie. À mon retour, j'ai immédiatement cherché un moyen de reprendre notre présence et de me réintégrer dans le quartier, dans la maison où nous avions vécu. Avec un nouveau contrat, j'ai commencé à travailler comme infirmière à l'hôpital Mayllot, dans notre quartier de Bab El Oued. Et le responsable du service de pédiatrie, qui était musulman, m'a dit ceci : « Je t'accepte non pas tant pour tes compétences, mais parce que tu es étrangère, que tu es chrétienne et que tu es religieuse. Tu seras un signe de contradiction. Tu souffriras et ce sera difficile pour toi, mais avec de la patience, tu seras acceptée par tes collègues ». Cela faisait de nombreuses années qu'il n'y avait plus de présence chrétienne ni d'étrangers dans ce quartier. Les nouvelles générations ne savaient même pas ce qu'était le christianisme, imaginez une religieuse !. Le retour dans la maison où mes sœurs assassinées avaient vécu était un grand défi. Par notre présence, nous voulions avant tout offrir quelque chose aux habitants du quartier : nous voulions offrir un signe gratuit de pardon, de confiance, et nous voulions nouer de nouvelles relations. Nous avons donc commencé à donner des cours de soutien aux enfants les plus en

difficulté. Notre objectif était de créer petit à petit un espace de paix, d'accueil, de rencontre et d'écoute.

Aujourd'hui, notre centre d'accueil et d'amitié est un lieu connu et apprécié dans tout le quartier. Avec l'aide d'animatrices algériennes, nous organisons toute une série d'ateliers de couture, de bijouterie et de peinture pour les femmes. Chaque mois, nous accueillons une famille algérienne venue de France pour distribuer des denrées alimentaires à 70 familles pauvres que nous sélectionnons à l'avance. Les chambres où vivaient les sœurs qui ont été assassinées et qui sont restées vides pendant tant d'années sont désormais transformées en un espace de vie, de solidarité, de bonheur et d'espoir. C'est un lieu où l'on apprend, où l'on brise les barrières et où l'on partage tout. Et presque sans le chercher, nous sommes devenus un lieu d'écoute et d'aide pour de nombreuses personnes confrontées à des problèmes familiaux, de santé, de solitude, de pauvreté. Et cette confiance nous est offerte parce qu'elles savent que nous sommes des religieuses.

Et je crois que notre humble présence contribue à soulager la souffrance des personnes, à les motiver, à les encourager face aux difficultés et à rendre la vie plus humaine, plus attrayante et plus belle. Notre présence, à la fois rayonnante et discrète, s'inspire de la vie de Jésus à Nazareth. Elle transfigure le monde dans lequel nous vivons, en lui donnant une saveur de christianisme, suivant les recommandations du Seigneur : « *Vous êtes le sel de la terre* ». Ainsi, dans des lieux dépourvus d'espoir, où régnaient depuis longtemps la peur et le manque de sens, nous avons aujourd'hui construit le royaume de Dieu avec de nouvelles briques de fraternité, d'amitié et de solidarité.

LORENZO FAZZINI

Merci à sœur Lourdes pour ce récit véridique et très émouvant qui, je pense, restera gravé dans nos cœurs.

Je voulais demander au cardinal Jean Paul Vesco : « Dans ce monde en guerre qui saigne à chaque coin de rue, que nous enseignent ces 19 martyrs du dialogue ? ».

CARDINAL JEAN-PAUL VESCO

Excusez-moi, j'aurais souhaité parler en italien, mais je ne le maîtrise pas encore très bien. Je parlerai donc en français.

Le 1er août 1996, il y a 29 ans, j'étais au noviciat dominicain, je commençais ma vie dominicaine, lorsque nous avons appris l'assassinat de Mgr Pierre Claverie, évêque d'Oran et dominicain, ainsi que de son ami musulman Mohamed Bouchikhi. Cela fait partie des choses de la vie qui sont difficiles à expliquer, mais j'ai senti au fond de moi qu'il y avait un lien particulier entre la vie de cet homme que je ne connaissais pas et ma vie de jeune dominicain. À la fin de mes études, je me suis porté volontaire pour participer, avec un autre frère, à la refondation d'une communauté dominicaine en Algérie, à Tlemcen, dans le diocèse d'Oran. La vie a voulu que, quelques années plus tard, je sois nommé évêque d'Oran et que je vive là où Pierre

Claverie avait vécu et où il avait été assassiné. Avec Frère Thomas et d'autres, j'ai eu la responsabilité d'organiser la célébration de la béatification de Pierre Claverie et de ses 18 compagnons et compagnes martyrs d'Algérie.

En arrivant dans cette Église en 2002, je découvre cette Église des bienheureux, parmi lesquels se trouvent également sœur Lourdes et beaucoup d'autres frères et sœurs, dont le père Henri, le frère Maurice, dont nous célébrons aujourd'hui les funérailles à Alger. Je suis arrivé à un moment où le pays et l'Église retrouvaient une certaine normalité. Je me souviens d'un article très alarmiste dans un journal qui disait : « Pour la première fois en dix ans, les accidents de la route ont causé plus de morts que le terrorisme ». C'était une nouvelle alarmante, mais cela montrait aussi que nous revenions à une vie normale. À la question de savoir ce que les bienheureux peuvent enseigner dans ce monde en guerre, je répondrais par trois propositions : La première est la force d'une Église unie. La deuxième est la force de la fraternité. La troisième est le pouvoir subversif de la fragilité et d'une présence désarmée.

La première : une Église unie. On avait choisi de présenter la cause de béatification des 19 martyrs ensemble, tous ou aucun. Une décision extrêmement importante. Cela signifiait tout d'abord que si 19 personnes avaient été assassinées, toutes étaient membres de l'Église qui, pendant 10 ans, avaient pris des risques et mis leur vie en danger pour rester auprès de leurs frères, leurs voisins, leurs amis algériens. Une autre raison est que parmi les 19 personnes, il y avait des personnes de grande renommée, un évêque, par exemple, des personnes d'une grande spiritualité, comme le frère Christian de Chergé, des personnes très connues au niveau local, comme le frère Luc, médecin, mais il y avait aussi des personnes beaucoup plus humbles, comme le père Henri Vergès, comme les sœurs qui travaillaient tranquillement, silencieusement. Mais ce n'est pas pour leurs qualités personnelles qu'ils ont été proclamés bienheureux, mais pour le témoignage qu'ils ont tous donné ensemble, témoignage de fidélité et de foi.

Deuxième point : la force, la force de la fraternité. Lorsque nous avons dû réfléchir à l'organisation de la béatification, il nous a semblé impossible de l'organiser en Algérie, car cela ne s'était jamais produit auparavant. Cela ne s'était jamais produit dans un pays de tradition musulmane où la société est musulmane. Il y avait un problème pour l'organisation, pour la logistique …. Eh bien, dans ce cas, la difficulté était de faire comprendre ce qu'était une béatification dans une société musulmane. Et puis, il y avait aussi la difficulté de présenter 19 chrétiens assassinés alors que le pays avait déjà fait 200 000 victimes, dont plus d'une centaine d'imams. Et finalement, nous avons pris cette décision, avec le soutien des autorités du pays, et avons décidé d'organiser la béatification à Oran, dans le sanctuaire Notre-Dame de Santa Cruz, sur l' « Esplanade de la coexistence pacifique », c'est ainsi que s'appelle l'Esplanade. Tous ceux qui étaient présents ce jour-là n'oublieront jamais cette célébration. À la fin de la célébration, tous avaient le sourire aux lèvres, et ce sourire témoignait de la présence d'un Dieu vivant, présent parmi nous, chrétiens et musulmans réunis. La fraternité, la fraternité dans ce monde en guerre, dans cette guerre de l'ego, il y avait quelque chose à dire au monde. Et c'est une Église unie qui l'a dit, un message donné par une Église unie. Aujourd'hui, notre Église est universelle et se réunit pour agir et œuvrer en faveur de la paix. La force de la fraternité s'écrit de manière définitive et s'est écrit précisément ce jour-là.

Après une Église unie, après la force de la fraternité, la troisième leçon est celle d'une présence désarmée. Notre Église est une Église peu significative d'un point de vue numérique. Son histoire, comme l'a dit sœur Lourdes, est celle de la perte d'un pouvoir. Mais nous avons fait l'expérience et compris que perdre le pouvoir ne signifie pas perdre le sens et la signification, bien au contraire. C'est précisément parce que notre Église est désarmée qu'elle est désarmante.

Et pour conclure, je voudrais vous livrer le témoignage du frère Christian de Chergé, lorsqu'il raconte sa rencontre avec le chef de la cellule terroriste près du monastère de Tibhirine, la nuit de Noël 1994. Écoutez, écoutez bien, je vais vous lire la lettre de Christian de Chergé :

« Pendant un quart d'heure, je me suis retrouvé face à face avec l'assassin des 12 Croates, qui était le grand chef du GIA, le groupe islamique armé de notre région, venu demander des choses précises. Il était armé d'un couteau et d'une mitraillette. Ils étaient six au total et il faisait nuit. J'avais accepté de sortir de la maison parce que je ne voulais pas parler à quelqu'un d'armé dans une maison qui est un lieu de paix. Nous nous sommes donc retrouvés dehors. À mes yeux, il n'était pas armé. Nous nous sommes retrouvés face à face. Il a présenté ses trois demandes et à trois reprises, j'ai pu dire « non » ou « pas de cette manière ». Et il a répondu : « Tu n'as pas le choix ». Et j'ai répondu : « Si, j'ai le choix ». Non seulement parce que j'étais le gardien de mes frères, mais aussi parce que j'étais en fait le gardien de ce frère qui se tenait devant moi et qui devait pouvoir découvrir en lui quelque chose de différent de ce qu'il était devenu. Et c'est ce qui s'est passé, dans le sens où il a cédé et a ensuite fait l'effort de comprendre. Après notre conversation nocturne, je lui ai dit : « Nous nous préparons à fêter Noël. Pour nous, c'est la naissance du prince de la paix, et vous arrivez ainsi, armés. » Et il m'a répondu : « Excusez-moi, je ne savais pas. » Après la visite de Noël, il m'a fallu quinze jours, trois semaines, pour me remettre de ma propre mort. On accepte très vite la mort, ne vous inquiétez pas, mais pour s'en remettre, il faut du temps. Et puis je me suis dit : « Ces personnes, cet homme avec qui j'ai eu une conversation si tendue, quelle prière puis-je faire pour lui ? Je ne peux pas demander à Dieu, au bon Dieu, de le tuer. Mais je peux lui demander de le désarmer. » Et puis je me suis dit : « Ai-je le droit de demander de le désarmer si je ne commence pas d'abord par demander de me désarmer et de nous désarmer en tant que communauté ? » C'est ma prière quotidienne. Je la lui confie simplement ».

Voici les paroles du frère Christian : « Désarmez-le, désarmez-moi, désarmez-nous ». Quelle prière plus urgente pourrions-nous adresser au Seigneur en ces temps de course effrénée à l'armement ? La force d'une Église unie, l'universalité du témoignage de fraternité et le pouvoir subversif d'une présence désarmée.

Voici, chers frères et sœurs, ce que nous enseignent le témoignage des 19 bienheureux martyrs d'Algérie, ce qu'ils peuvent apporter à notre monde en guerre. C'est le témoignage d'hommes et de femmes ordinaires, comme chacun et chacune d'entre nous, placés dans des circonstances extraordinaires et dont la foi n'a pas faibli. Merci.

LORENZO FAZZINI

Merci, Éminence, pour ces paroles qui sont en parfaite harmonie avec la voie suivie par le Meeting.

Et je donne immédiatement la parole à la professeure Nadjia Kebour, car je pense qu'en tant qu'Algérienne, en tant que femme d'Algérie, toute cette affaire lui parle d'une manière particulière, d'une manière qui ne parle pas aux autres ou à nous tous. Alors, qu'est-ce que l'histoire de ces 19 martyrs et bienheureux vous a dit ou vous dit, en tant que femme algérienne ?

NADJIA KEBOUR

Merci beaucoup.

Je tiens à vous remercier de m'avoir invitée ici pour partager avec vous une partie de mon expérience, car ces vies dont nous entendons parler chaque jour sont des vies vécues, des expériences vécues de dialogue incarné. Je me sens vraiment très impliquée dans cette histoire du meurtre des moines de Tibhirine, tout simplement parce que je suis algérienne, que je suis musulmane et que j'ai moi aussi vécu le terrorisme en Algérie. J'ai vécu la décennie noire, les décennies noires ou les années sombres de ma terre bien-aimée, dans lesquelles tout le peuple algérien était impliqué. Nous avons donc vécu ensemble cette terreur, y compris les moines. Je tiens donc à souligner le fait que le terrorisme ne visait pas seulement les étrangers ou les chrétiens, mais qu'il impliquait, disons, tous les Algériens. Nous étions tous menacés et de très nombreux Algériens sont morts sans raison. Tant d'âmes ont été assassinées sans raison. Cela a semé la terreur parmi la population, cela a été une grande blessure, mais l'Algérie s'est battue, elle s'est battue avec acharnement contre le terrorisme et après 10 ans de lutte, le gouvernement algérien a réussi à instaurer la réconciliation civile. Après cela, l'Algérie a commencé à reprendre son souffle petit à petit.

Je dis, ayant vécu le terrorisme, que je peux témoigner que les Algériens ne sont pas nés terroristes. Depuis mon enfance, le Dieu qu'on m'a enseigné et inculqué est un Dieu bon, miséricordieux, mais les terroristes ont donné une image très noire du dialogue, une image très violente de ce Dieu que j'avais toujours prié depuis mon enfance, un Dieu monstrueux, un Dieu qui permet le mal, un Dieu qui permet de tuer même des enfants, des femmes, des hommes, des étrangers, tout le monde. Je suis donc moi-même entrée dans une crise existentielle avec ma foi, car ce qui m'a surtout fait souffrir, c'était quand on tuait au nom de Dieu, *Allahu Akbar*. Je ne reconnaissais plus cet Islam, je le répète, de mon enfance, ce bon Islam. Vous savez que Dieu dans le Coran possède les plus beaux noms, qui sont 99 noms, *Asma Allah al-Husna*, parmi lesquels se trouve le Dieu de la paix, *As-Salam*, et d'ailleurs, *Salam* est la salutation de l'Islam, *As-salamu alaykum*, que la paix soit avec vous. Il y a aussi *Ar-Rahman*, *Ar-Rahim*, le miséricordieux, ainsi que le Dieu d'amour, celui qui aime, *Al-Wadud*. Il y a tant de noms plus beaux de Dieu qui ne correspondent pas à ce que manifestaient ces terroristes. Et ainsi, à un moment donné, je ne reconnaissais plus non plus ce Dieu qui, je le répète et le souligne, permet le mal, simplement.

C'est pourquoi je me sens impliquée dans cette histoire du martyre des moines, parce qu'ils appartenaient de toute façon à cette terre, ma terre bien-aimée qui les avait accueillis. Plusieurs communautés chrétiennes sont nées en Algérie. Il faut le souligner, cela signifie que ma terre est une terre de rencontre entre chrétiens et musulmans. Cela ne doit pas être sous-estimé. D'autres figures, comme Charles de Foucauld, qui s'est rendu en Algérie en tant que militaire, ont également été marquées par les traditions, mais aussi par l'islam. Au lieu de se convertir à l'islam, il a retrouvé sa foi parmi les Touaregs et a décidé de vivre parmi eux. Ainsi, comme d'autres, il a témoigné que de la rencontre naît l'amitié, une véritable amitié, jusqu'à donner sa vie pour son prochain, pour l'autre.

J'ai moi-même vécu cette expérience lorsque j'ai quitté l'Algérie en 2004 pour venir étudier en Italie, afin d'approfondir la pensée de saint Augustin grâce à une bourse *Nostra Aetate*. Je suis donc, entre guillemets, également une fille du dialogue. Je suis moi aussi arrivée ici avec Mgr Tessier en 2004 et j'ai été accueillie par les petites sœurs de Jésus. Ce fut une rencontre de vie, une rencontre où elles m'ont accueillie avec amour et m'ont aimée sans intérêt, comme j'imagine que ces moines et d'autres personnes chrétiennes ont été hébergés, accueillis avec amour et sans intérêt. J'ai donc vécu cette expérience, c'est pourquoi je comprends parfaitement l'expérience de sœur Lourdes et aussi l'histoire de ces moines, de Charles de Foucauld, de toutes les personnes chrétiennes qui, d'une manière ou d'une autre, ont décidé de donner leur vie pour les autres. Je peux le comprendre parce que j'ai moi aussi vécu, je ne dirais pas la même expérience, mais j'ai aussi été accueillie, respectée par les petites sœurs, hébergée, et de là est née une amitié très spirituelle, très profonde, qui m'a permis de surmonter ma peur de l'autre, de faire tomber tous les préjugés que nous avons sur l'autre, et maintenant je me sens fille du monde entier. Et c'est pourquoi je reviens sur les martyrs, qui sont pour moi le témoignage d'une véritable amitié, une amitié qui, au-delà de la haine, au-delà de la violence, au-delà de la terreur, est l'amour. Quand il y a de l'amour, tout peut être surmonté. Christian de Chergé avait pardonné à ceux qui l'ont tué avant même qu'ils ne le tuent. Ainsi, parvenir à pardonner avant de mourir, pardonner à nos amis, pardonner à ceux qui pourraient même nous ôter la vie, c'est un geste de martyre, mais pas dans le sens négatif, c'est un martyre qui est fait par amour.

Et je répète, en effet, que parler spontanément n'est pas facile, alors je souligne à nouveau que l'islam est innocent de tout ce que nous avons vécu pendant la période terroriste en Algérie. En fait, de nombreux versets du Coran interdisent totalement le meurtre d'âmes innocentes sans motif valable. Nous lisons dans le verset 5 :32 : « Quiconque tue une personne sans qu'elle ait tué quelqu'un d'autre, c'est comme s'il avait tué toute l'humanité. Et quiconque donne la vie à une personne, c'est comme s'il avait donné la vie à toute l'humanité ». Ensuite, dans le Coran lui-même, la coexistence entre les musulmans et les autres croyants, en particulier les moines, est soulignée. Il existe un autre verset coranique très important qui dit : « Tu verras que les amis les plus proches des croyants sont ceux qui disent : « Nous sommes chrétiens ». Cela s'explique par le fait qu'il y a parmi eux des prêtres et des moines, et qu'ils ne sont pas arrogants » (Coran 5).

Il est clair que le dialogue existe dans l'islam, il est clair que la coexistence existe, il est clair qu'il est possible de vivre, de construire des ponts pour instaurer la paix et la coexistence.

Pour conclure mon intervention, je ne voulais pas terminer sans parler de saint Augustin, mais je pourrais rester ici pendant des heures et des heures ! Je tiens toutefois à affirmer qu'Augustin m'a également appris une chose. Il m'a appris que lorsque j'ai vécu cette violence dans mon pays, je me demandais si Dieu était l'auteur du mal, si Dieu permettait vraiment de tuer ainsi, au nom de l'islam. Et Augustin m'a appris que Dieu n'est pas l'auteur du mal, que Dieu est le bien absolu et que tout ce qui vient de Dieu est bon. Alors, d'où vient le mal ? Le mal ne vient pas de Dieu, Dieu ne permet pas le mal. Le mal vient du libre arbitre de l'être humain. Nous sommes donc responsables, mais aussi fragiles, comme le dit Augustin à propos de la nature humaine. La nature humaine est fragile, mais aussi coupable. Nous sommes donc responsables de tout ce que nous faisons. Et par conséquent, nous sommes les gardiens de la paix et du dialogue. Je voudrais conclure par deux citations, l'une de Saint Augustin, car, comme vous l'avez vu, l'histoire de ces moines repose sur la question de savoir pourquoi donner sa vie, pourquoi rester, accepter d'être assassiné, mais pas parce qu'ils le veulent mais simplement parce que tout le sacrifice qu'ils ont fait pour ma terre vient de l'amour.

Saint Augustin dit : « Aime et fais ce que tu veux. Si tu te tais, tais-toi par amour. Si tu parles, parle avec amour. Si tu corriges, corrige par amour. Si tu pardonnes, pardonne par amour. Que la racine de l'amour soit en toi. De cette racine ne peut sortir que le bien ». Aimer signifie donc tout, cela signifie la paix, cela signifie la coexistence. Grâce à Augustín, j'ai replongé dans les racines de la mystique musulmane et j'y ai retrouvé l'amour, l'amour de Dieu et du prochain. En effet, un grand personnage comme Ibn al-Arabi a prononcé une merveilleuse phrase : « Mon cœur accueille toutes les formes, il est la prairie où paît la gazelle, le monastère où prie le moine, pour chaque idole, il est un temple, pour le pèlerin, il est la Kaaba, il est la table de la Torah, il est le livre du Coran. Je professe la religion de l'amour. Quel que soit le lieu où se dirige sa caravane, l'amour est ma religion, ma seule foi ».

Je conclurai donc en disant que l'espoir existe. Tant qu'il y a de l'amour, il y a de l'espoir. Et nous sommes tous responsables de la réalisation d'une fraternité universelle, comme le dit Augustin. C'est donc un devoir pour tous, en toute bonne foi. Merci.

LORENZO FAZZINI

Merci, professeure Nadjia Kebour. Merci de nous avoir fait comprendre ce que cela signifiait pour votre peuple : 200 000 victimes, une centaine d'imams, des dizaines et des dizaines d'intellectuels qui se sont positionnés contre la violence au nom de Dieu, et cela doit être dit et réaffirmé.

Enfin, je demande au père Thomas Georgeon, qui a accompagné non seulement idéalement mais aussi physiquement les martyrs afin qu'ils soient reconnus bienheureux par l'Église : « Quel est leur héritage pour l'Église et pour le monde d'aujourd'hui ? ».

PÈRE THOMAS GEORGEON

Je vais résumer brièvement ce que nos amis ont déjà dit. Le message de nos 19 martyrs est, je pense, assez clair. Nous devons approfondir, l'Église doit approfondir, la signification d'une présence dans un contexte où, dans de nombreux pays, elle est déjà minoritaire. Et la tâche confiée à l'Église est de démontrer qu'une coexistence fraternelle et respectueuse est possible entre les religions. Dans le monde musulman, c'est l'Évangile de la paix que l'Église annonce et témoigne, sans que cela ait nécessairement un effet sur l'autre, qui peut rester sourd et aveugle à un tel témoignage.

Il me semble que dans le monde d'aujourd'hui, les martyrs d'Algérie, ainsi que tous ceux qui sont restés, car peu ont été emprisonnés, mais beaucoup sont restés, et aujourd'hui, nous avons entendu sœur Lourdes témoigner. Je sais combien il lui est difficile de parler, mais je voudrais vous dire, chers amis, qu'aujourd'hui, sur scène, vous avez entendu une véritable confesseuse de la foi, comme l'était également Mgr Tessier.

Lourdes avait fait son discernement, comme elle nous l'a expliqué, elle avait pris la décision de rester en Algérie, elle nous l'a expliqué en détail, elle n'a pas été arrêtée. Ayant connu beaucoup de ceux qui sont restés à l'église d'Alger, qui ont pris la décision de rester et qui n'ont pas été assassinés, beaucoup ont vécu un véritable combat spirituel en se demandant : « Mais pourquoi n'ai-je pas été assassiné ? ». C'est donc quelque chose d'extraordinaire que de pouvoir écouter ainsi les confesseurs de la foi. Dans le monde d'aujourd'hui, les martyrs nous enseignent ce que signifient la persévérance, la fidélité, un mot qui est revenu plusieurs fois, l'amitié. Nous sommes ici dans une perspective de dialogue interreligieux avec les musulmans, et ils nous montrent que pour entrer en dialogue, nous devons être humbles, et que le dialogue peut s'engager parallèlement au chemin de l'humilité et aussi, je dirais, au développement en nous du goût pour l'autre. Comment vivons-nous au sein de l'Église et avec les croyants d'autres religions, comment vivons-nous l'altérité ? Est-ce que je considère l'autre qui est différent de moi comme un danger ou comme une bénédiction sur mon chemin ?

Un témoignage qui a été donné le jour des funérailles de Mgr Claverie par une femme musulmane qui avait demandé à prendre la parole pendant la cérémonie, au péril de sa vie. Elle a expliqué en quelques mots que Pierre Claverie était son évêque, une musulmane parlant de l'évêque catholique, qui était son évêque. Pourquoi était-il son évêque ? Parce que lorsqu'elle avait traversé une grave crise dans sa propre foi musulmane, c'est l'évêque des chrétiens qui l'avait aidée à retrouver les racines de sa foi. Claverie n'avait pas essayé de la convertir au christianisme, il avait seulement essayé de lui donner de nouvelles racines dans sa propre foi musulmane. Il ne s'agit donc pas, en d'autres termes, des martyrs qui nous invitent à essayer de convertir les autres, mais plutôt de ceux qui nous appellent à notre propre conversion et à une dynamique intérieure. Comme le disait le bienheureux Henri Vergès : « Prends ouvertement parti pour l'amour, le pardon, la communion contre la haine, la vengeance et la violence ». Et certaines phrases du frère Vergès expriment cette espérance partagée, cet Évangile de vie qu'ils ont voulu suivre jusqu'au don d'eux-mêmes.

Et pour ne pas être trop long, car nous avons dépassé le temps imparti, je conclurai par le bien commun. Les martyrs nous enseignent et disent à l'Église ce que peut être le bien commun.

Vous savez que le pape François, qui a apporté un véritable soutien à cette cause, était celui qui (nous nous en souvenons parce que nous étions avec le Cardinal, qui était alors évêque d'Oran) a déclaré, le poing posé sur son bureau : « Cette béatification doit absolument avoir lieu en Algérie ». Pourquoi le pape François a-t-il dit cela ? Je pense qu'il a perçu l'intérêt d'une telle cause dans le domaine du dialogue interreligieux avec l'islam. Un dialogue mené par l'Église en tant qu'hôte, une Église pauvre, accueillante et qui entre en dialogue avec le monde musulman. Et si vous vous souvenez, après la béatification, le pape François a pris de nombreuses initiatives : la rencontre avec l'imam de la grande mosquée du Caire, je ne me souviens plus où, et la signature du document sur la fraternité humaine, le voyage au Maroc, puis de nombreuses autres initiatives.

Et le pape François nous a laissé parmi ses textes « *Fratelli tutti* ». « *Fratelli tutti* » qui nous montre, en tant qu'Église, mais aussi à tous les hommes de bonne volonté, comment nous devons cheminer vers une fraternité universelle. Et nos 19 sont une icône de ce chemin de fraternité. En choisissant de rester frères et sœurs pour des frères et sœurs, les musulmans, ils ont été appelés à marcher vers la sainteté que Dieu leur demandait de parcourir. C'est une sainteté qui a un poids, car ils savaient bien que le résultat pouvait être une mort violente. Il y a une référence claire à la recherche du bien commun plutôt que du bien personnel. Dans leur cheminement et leur discernement, tant personnel que communautaire, comme nous l'avons entendu de la part de Lourdes, les martyrs n'ont jamais recherché leur propre bien, sinon ils auraient fui. Ils ont avant tout recherché le bien de leur communauté, au sens large, car cela incluait le bien de leurs voisins, du peuple algérien, le bien commun de l'espoir. Nous sommes dans l'année du Jubilé de l'espérance, c'est précisément l'un des enseignements qui nous ont été transmis. Comment pouvons-nous, en tant qu'Église, en tant que chrétiens, chacun selon sa propre vocation, comment pouvons-nous œuvrer pour le bien commun de l'espérance dans un monde déchiré par la violence ?

Le bienheureux Paul, frère de Tibhirine, l'un des sept frères, écrivait : « Notre monde est malade. Ce qui lui manque le plus, c'est le sens. On ne sait pas pourquoi on vit, ni où l'on va, et on est prêt à tout. La crise n'est pas principalement économique, mais une difficulté à vivre ensemble. Le fait d'avoir, la recherche de la possession est de plus en plus fausse. Les relations entre les hommes qui ne se sentent pas du tout considérés ». D'une certaine manière, les martyrs d'Algérie peuvent être considérés comme les inspirateurs de l'encyclique « *Fratelli tutti* », dans laquelle on retrouve les piliers fondamentaux qui ont été à la base de leur vie et de leur mort : l'espoir, le prochain sans frontières, l'accueil de l'autre dans sa diversité, la valeur unique de l'amour, une société ouverte qui inclut tout le monde, la valeur de la solidarité, l'échange fécond et, pour finir, quelque chose qui manque beaucoup dans le monde d'aujourd'hui, c'est la gratuité.

On me demande souvent : « À quoi a servi ce martyre ? ». Il n'a servi à rien. Ils n'avaient pas prévu de savoir pourquoi ils devaient donner leur vie. Ils l'ont donnée

par fidélité au Christ, par fidélité au peuple algérien, et ils l'ont donnée dans la plus grande et la plus belle gratuité. Et ils nous invitent à réfléchir sur le sens de la gratuité dans nos vies, dans un monde où rien n'est gratuit et où je dois rechercher des avantages dans tous les domaines. Mais une Église pauvre, une Église humble qui n'a pas de pouvoir à défendre, est une Église qui peut offrir une présence gratuite. Merci beaucoup.

LORENZO FAZZINI

Eh bien, à l'issue de cette rencontre qui m'a vraiment ému, je pense qu'aujourd'hui, les 19 martyrs d'Algérie sont au ciel et qu'ils sourient. Ils sourient aux côtés de Don Giussani et regardent vers ici, vers cette salle et vers ce *Meeting*, en prononçant peut-être ces mots : « Nous espérons que ceux d'en bas comprendront enfin que le christianisme n'est pas une théorie ou une bonne idée, mais une expérience, une vie, comme un coup de poing dans le nez. Un coup de poing doux, car c'est la miséricorde infinie de Dieu ».

Et il y a une petite brique que je voudrais partager avec vous, une nouvelle brique. Je pense à ces 200 personnes qui, chaque jour depuis des années, visitent Tibhirine. 95 % d'entre elles sont musulmanes. C'est un pèlerinage silencieux qui nous rappelle que ces vies n'ont pas été données en vain, comme toutes les vies données. Je remercie donc tous ceux qui sont venus ici de loin. Je vous invite aussi à soutenir le *Meeting* en donnant sur le stand « Faites un don maintenant » ou avec les autres modalités que vous connaissez, et je remercie les martyrs d'Algérie qui nous ont donné, je crois, encore aujourd'hui, une brique d'espoir. Bon *Meeting* et bonne journée.